



Monsieur Yamato embrassera-t-il ?

Kuro



La rumeur sourde de la foule s'entendait à peine dans le chuintement des autos et les annonces tonitruantes des boutiques de l'avenue. Les employés de bureau de la capitale regagnaient leurs gîtes de banlieue, les traits tirés et le pas lourd. Les figures mornes et les corps en noir et blanc contrastaient avec l'exubérance colorée des enseignes lumineuses animées qui les dominaient. M. Yamato se laissait porter par le flot de ses semblables vers la bouche de métro de Marunouchi. Dans sa tête des bribes, des péripéties sans intérêt d'une journée ordinaire au service de la Nippon Telemecanics, s'éteignaient petit à petit. D'habitude, M. Yamato avalait un soba bien chaud dans la galerie marchande souterraine avant de rejoindre la ligne qui le mène à sa correspondance pour Toyabashi. Il faut bien ça avant d'affronter les deux heures de train





jusqu'à son appartement avec jardin microscopique. Quand il arrivera, sa femme sera déjà couchée ; elle lui aura laissé un peu de riz chaud avec du poisson séché râpé. Mais ce soir-là, M. Yamato avait envie de rompre la routine avec un verre de bière pour chasser l'impression désagréable que Madame Okada, la secrétaire du chef de service, essayait de l'empêcher de montrer son zèle. D'ordinaire il ne s'autorisait à boire qu'une fois par semaine avec quelques collègues, et parfois le sous-chef de service. C'est presque obligatoire dans la profession car l'ivresse vraie ou simulée aidant, on peut lâcher du lest ou capter de juteux conseils sans avoir l'air de rien.

Non loin du building de la NT, il s'engouffra dans une ruelle latérale où le vacarme de la cité s'estompait et l'éclairage se faisait plus doux. Il se souvint d'un petit bar où l'on servait du bon poisson. Il aperçut le Magurosan. Ce nom lui était revenu en même temps qu'il découvrait le calicot bleu de l'entrée. Les tabourets dehors indiquaient le nombre exact de places encore disponibles dans cet établissement exigü. Quand il fit glisser le shoji de la porte avec son tabouret, le patron, un torchon rouge noué sur la tête, le salua avec entrain comme s'il avait été un vieux client. Il n'avait dû y aller qu'une ou deux fois cette année. Tandis qu'il s'asseyait et demandait une Kirin que le patron apporta en clamant : « Bien fraîche pour Monsieur ! », il remarqua une présence. Une femme se tenait sur le côté du comptoir, les yeux baissés. Ses longs cheveux couvraient le haut de son tablier immaculé encadrant un visage à l'ovale parfait. Quand M. Yamato croisa son regard, il eut une longue seconde de stupeur, la mousse aux lèvres, le verre de blonde en suspens. Il





n'entendait plus le ronronnement de la climatisation, les plaisanteries du patron et les réparties des clients, tous des salarymen comme lui. Il rougit brusquement, conscient de l'impolitesse de son regard fixé sur la serveuse. Il bredouilla qu'il mangerait bien quelques sushis, puisque c'était la spécialité de la maison. Nouveau regard de la serveuse qui demanda d'une voix suave et basse : « Quels sushis vous plairait-il, Monsieur ? ». Cette fois c'est lui qui baissa les yeux. « J'aime beaucoup les sushis au thon ! » Après une brève inclinaison de la tête, la serveuse s'empara d'un long couteau d'acier et d'un filet de thon rouge. D'une main sûre, elle trancha des lamelles de chair brillantes. M. Yamato admira un instant la maîtrise et la dextérité de ses gestes ; la main guidant la lame semblait danser un ballet codifié avec celle qui frôlait le poisson. Mais il dirigea ensuite son regard sur la bouche, petite, légèrement boudeuse, les lèvres à peine entrouvertes de la même couleur que le thon. Il ne remarqua même pas quand elle forma les sushis, moulant à la main le riz vinaigré, effleuré du wasabi vert et enfin couronné du poisson le plus prisé qui soit. Les yeux rivés sur sa bouche incarnate, il n'émergea de sa rêverie que lorsqu'elle déposa devant lui le petit plateau de bois avec les cinq sushis rangés en épi. Il les avala avec une voracité qui n'est pas de mise avec un mets si délicat. Le patron plaisanta sur son appétit en prenant à témoin les autres clients qui sourirent, certains en levant leur verre à la santé du dégustateur. M. Yamato se sentit obligé de commander une autre bière en saluant l'assemblée. La serveuse toujours de marbre la lui apporta avec un petit salut, « Dozo ». Après s'être demandé s'il était raisonnable d'offrir une tournée générale, il quitta les lieux non sans avoir encore regardé la bouche de





la serveuse, à la dérobée, quand elle était occupée à aider le patron.

Dehors dans la nuit, titubant un peu, M. Yamato respira un moment l'air pollué, rafraîchi par le vent marin. Il resta quelques secondes dans la ruelle avant d'affronter l'avenue à la foule encore épaisse. Il retourna vers le métro et suivit sans avoir à réfléchir son chemin de retour au bercail. L'image de la bouche de ... – mais comment s'appelait-elle ? – devint une obsession tenace. Pétri de honte, il chercha à s'en débarrasser durant le long trajet mais n'y parvint pas tout à fait avant de pénétrer chez lui après avoir retiré ses chaussures et posé son attaché case près du tokonoma au bonsai de pin des montagnes. Après un saut dans le bain maintenu au chaud par un couvercle de bois, il se glissa à côté de sa femme sur le futon conjugal. Il crut d'abord ne l'avoir pas réveillée mais elle gémit et marmonna : « Tu rentres bien tard... » plus sur le ton du simple constat que du reproche. « J'ai pris quelques verres avec le chef de service » lui répondit-il avec une feinte lassitude. Il savait que cela ferait plaisir à sa femme et qu'elle y verrait une possible promotion. Il y avait longtemps que leur couple reposait plus sur une ambition partagée et une amitié tranquille que sur la passion amoureuse. Le peu qui y ressemblait, après qu'un ami de M. Yamato père eut arrangé leur mariage, s'était éteint après la naissance de Yuko, leur fille unique.

Cette nuit là M. Yamato eut un sommeil agité. Il se réveilla avec la bouche sèche, tout enroulé dans le kakebuton dont il avait privé sa femme. Elle était déjà levée pour préparer le riz du matin et ses accompagnements. M. Yamato mangea sans un mot et se rua





dehors, mal peigné, maussade. Sa femme le rattrapa dans la rue pour lui donner sa mallette et le petit bento de boulettes de riz à manger en arrivant. Elle le regarda se diriger d'un pas mal assuré vers la petite gare. «Pourvu que les voisins n'aient pas vu la scène !» pensa-t-elle avec une pointe d'inquiétude.

Ce n'est que dans le train déjà bondé que M. Yamato se prit à repenser aux lèvres pourpres de la serveuse aux sushis. Le souvenir était si vif qu'il ferma les yeux, non pour dormir comme beaucoup de ses voisins, mais pour y plonger sans la moindre irruption d'images de l'extérieur. Son esprit dériva vers d'autres lèvres féminines, celles des actrices américaines des années d'après-guerre. Étudiant, il avait été assidu au ciné-club de son université, ne ratant jamais les films, déjà démodés à cette époque, avec Clark Gable, Humphrey Bogart, Cary Grant. Il savait avec exactitude le moment où allait avoir lieu le premier baiser : un trou dans la conversation toute en badinage ou en aimable joute, le regard soudain fixe de l'homme, une expression un peu égarée de la femme. La suite ne variait jamais : le geste dominateur, la saisie de la proie déjà pantelante malgré une main défensive appuyée sur la poitrine de l'homme, une légère torsion avec le renversement de la tête et la femme se trouvait figée dans cette prise digne du judo. Le souvenir d'Ava Gardner, de Grace Kelly ou de Lauren Bacall yeux fermés, clouées par un baiser lèvres serrées lui donna des rougeurs aux joues comme lorsqu'il était jeune étudiant. Pire, car aujourd'hui il se voyait embrasser la bouche vermeille à laquelle il pensait depuis... hier seulement. Il avait l'impression que l'idée de ce contact l'avait possédé depuis longtemps.





Il rata sa station ce qui allait lui faire faire des kilomètres à pied. À la sortie, une immense affiche l'attendait. Une femme au regard aguicheur passait un bâton de rouge sur des lèvres pulpeuses, qui n'en avaient nul besoin pour avoir la couleur de la lave en fusion. M. Yamato arriva au vingt-deuxième étage du building de la NT, un peu en retard, suant à grosses gouttes en s'excusant pour ces deux forfaits. Il chercha à s'abrutir de travail en s'attaquant aux tâches que tous avaient réussi à remettre à plus tard. Ne plus retourner au Magurosan, ne plus penser à elle ou à quoique ce soit qui s'y rapporte. Ces résolutions, plus celles de trier les dossiers en retard une semaine avant le bilan comptable, donnèrent à M. Yamato un peu d'assurance. Au soir, ses collègues l'invitèrent à se joindre à eux pour aller boire dans un nouveau bar qui venait d'ouvrir dans l'avenue. Il s'inclina, remercia et refusa avec politesse. Quelques plaisanteries, également polies, firent allusion à son obligation de payer une tournée de plus la prochaine fois. La semaine passa ainsi, sans pause ni répit, dans une frénésie de travail qui ne ressemblait pas à la fausse agitation que chacun entretenait d'habitude pour avoir l'air sans cesse débordé.

La semaine suivante, il était clair que le chef de service, derrière la vitre, le regardait avec plus de bienveillance que d'habitude, même si sa secrétaire n'avait pas renoncé à détourner son attention. Quand un groupe de ses collègues tenta de l'entraîner pour aller « boire un coup », il répondit avec grâce qu'il irait les rejoindre aussitôt qu'il aurait fini la pile de bordereaux devant lui. La nuit était tombée quand il franchit les portes du building et il partit d'un bon pas. Quand il se rendit compte qu'il s'était trompé de direction et qu'il s'était





engagé dans la ruelle du Magurosan, il s'arrêta net. L'enseigne clignotait, éclairant le calicot azur, comme un signal. Un tabouret solitaire l'attendait. Le temps écoulé ne comptait pour rien. Son désir était intact.

Comme un automate il reprit son chemin, s'empara de son tabouret et le poussa à l'intérieur. Le patron lui fit un accueil triomphal. Des habitués manifestèrent quelques familiarités. Elle était là, imperturbable, répondant par un salut respectueux qui le transporta de désir. Il la regarda faire les makis, il les mangea comme il faut, avec délicatesse et componction, émettant un murmure d'appréciation et un petit salut après chaque bouchée. M. Yamato baignait dans le sentiment de sa lâcheté et de sa concupiscence ; il en souffrait de moins en moins au fur et à mesure qu'il vidait ses canettes de Kirin. Il ne pensa pas une seconde aux collègues à qui il avait fait faux-bond. Il se vit dans la peau d'un bel acteur japonais, un Toshiro Mifune en moins martial, plus gouailleur, l'œil moins furieux que mi-clos glissant vers les femmes. Le bar n'était plus qu'une auberge montagnarde déserte dont la propriétaire, qui était le sosie de la serveuse, espérait qu'il resterait pour la nuit. Il n'avait plus qu'à lui signifier son accord pour un baiser, qui ne serait que le premier d'une nuit prometteuse. Il fut extrait de ce film, au scénario bien peu japonais, par une tape amicale du patron qui annonçait la fermeture.

D'une voix pâteuse mais grave, comme ses héros cinématographiques, M. Yamato s'enquit de la serveuse, qui était déjà rentrée chez elle. Le patron lui confia qu'elle s'appelait Kimiko et qu'elle travaillait là depuis trois mois. Kimiko, les lèvres de Kimiko, embrasser sa bouche. Obtenir un rendez-vous, aller au parc, non,





au cinéma avec un film américain ou chinois. On dit que l'on s'y bécote pas mal aussi. M. Yamato rêvait en écoutant distraitemment le patron lui raconter dans quelles circonstances il avait engagé sa serveuse. Quand le récit mentionna le trouble passé de Kimiko, M. Yamato, plus attentif, comprit qu'elle était sortie de prison après avoir purgé une peine pour meurtre. À voix basse, le patron précisa qu'elle avait tué son mari de onze coups de couteau à poisson, parce qu'il avait essayé de l'embrasser sur la bouche. M. Yamato sentit un frisson glacé lui parcourir l'échine et il glissa de son tabouret qui se renversa avec un bruit sinistre.

